

LA SERBIE

JOURNAL POLITIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Samedis

Rédacteur en chef : Dr Lazare MARCOVITCH, professeur à l'Université de Belgrade

RÉDACTION et ADMINISTRATION
88, rue du XXXI Décembre - Genève
Téléphone 14.05

ABONNEMENT } Suisse 6 fr. — par an
Autres pays. 9 fr. —

ENTRE LES COMPLICES

Presque simultanément, les journaux eurent à enregistrer la chute de Seidler et celle de Radoslavoff, la mise sur la sellette — par l'opposition — de Kuhlmann au Reichstag et de Wekerlé au Parlement hongrois. Cette coïncidence paraît fortuite, mais n'est qu'en apparence, car elle est due à l'ensemble des faits provenant tous d'une même cause : la prolongation imprévue de la guerre, dont les crises intérieures sont la conséquence.

L'Allemagne était partie pour une guerre « fraîche et joyeuse » qui devait finir en quelques semaines ; l'Autriche, elle, n'entendait faire qu'une « promenade militaire » de quelques jours, et la Bulgarie comptait, elle aussi, sur une guerre de courte durée, aux risques minimes, aux sacrifices limités et en proportion du gain qu'elle espérait réaliser. Mais des années s'écoulèrent sans que l'on pût entrevoir la fin de la lutte ; au contraire, chaque jour qui passait rendait plus difficile la garde de ce que l'on venait de prendre par la force ou par ruse.

Aussi la situation des « vainqueurs » devient-elle de plus en plus pénible, et le malaise se traduit-il par des crises sporadiques qui éclatent de temps à autre.

Nous laissons pour le moment de côté les difficultés où se débattent les principaux coupables pour nous occuper un peu de celles de leurs complices.

La dernière crise ministérielle en Bulgarie accuse une tension d'esprit fort caractéristique pour ce pays et montre les nombreuses difficultés intérieures dans lesquelles il se débat. D'autre part, la discussion qui s'est élevée dans la presse turco-bulgare au sujet du partage des territoires conquis révèle des complications extérieures d'une exceptionnelle gravité.

Quelques échantillons de la presse bulgare à la veille de la démission de Radoslavoff nous montreront la situation exacte du pays lors de la dernière crise.

Le journal de Radoslavoff « Narodni Prava » menaçait l'opposition en invitant le peuple bulgare « à se débarrasser des colporteurs de mauvaises nouvelles ». Chacun d'eux — prétendit ce journal — se trouve hors la loi. « Moins il y aura de traites, mieux ça vaudra », concluait l'organe officieux bulgare. A cette menace, le « Preporetz », organe de Malinoff, riposta : « Le radicalisme de ce procédé plaira à tout le monde, mais pour qu'il n'y ait pas de méprise, il faut que le peuple sache bien distinguer les traites, condition primordiale, lorsqu'on remet le glaive entre ses mains ».

Voilà bien un langage qui sent le couteau et la bombe. Il a pourtant valu à son inspirateur le poste de président du Conseil. Sans insister davantage sur le ton élégant de cette conversation, nous voulons exprimer ici un doute, quant à la capacité des Bulgares de discerner dans leur sein les traites et de les punir en conséquence. Tous leurs hommes politiques s'étaient en effet solidarisés avec Radoslavoff et sa politique, c'est-à-dire avec celui qui créa une morale étatique *visu generis* suivant laquelle la trahison deviendrait vertu d'Etat. Grâce à de tels principes, la Bulgarie accumula les trahisons. En 1913, elle trahit la cause de la solidarité balkanique, en 1915, celle de la solidarité slave. Les politiciens bulgares tâchent à présent de se disculper aux yeux du peuple en se renvoyant mutuellement des épithètes et des qualificatifs auxquels tous, sans exception, auraient un droit presque égal. Ils espèrent ainsi échapper à la responsabilité d'avoir entraîné le peuple dans leur irréparable chute morale.

Les discussions actuelles avec les Turcs sont caractéristiques de l'état d'esprit de ces deux alliés de l'Allemagne. Il est très curieux de voir les Turcs et les Bulgares se disputer la possession des territoires grecs et roumains. Il est vrai qu'il ne s'agit pas seulement de la Dobroudja et de la Macédoine grecque, mais aussi d'une portion de la vallée de la Maritza, dont la possession fut accordée aux Bulgares en 1915, à la veille de leur entrée en guerre. La Bulgarie se réclame des traités et des engagements pris entre les Etats alliés. Mais les Turcs répondent qu'ils n'accordent aucune valeur à ces engagements et demandent, à leur tour, certaines compensations de la Bulgarie.

L'organe de Guechoff écrit à ce propos : « La question de la frontière turco-bulgare se trouve réglée par l'accord de 1915. Il faut croire que les accords passés entre les alliés représentent quelque chose de plus qu'un chiffon de papier, autrement les alliances elles-mêmes n'auraient aucune valeur. »

« Le Dnevnik » se plaint du rôle joué par l'Allemagne dans cette question. Il rappelle que l'Allemagne se porta garante du traité passé en 1915.

Le même journal s'en prend à la presse turque qui fait dépendre à l'avenir l'alliance avec la Bulgarie des concessions que celle-ci ferait aux Turcs dans la vallée de la Maritza. Il met en demeure l'Allemagne de s'expliquer au sujet de la question soulevée par les Turcs. « Il est indispensable pour nous, dit-il, d'être éclairés sur cette question pour savoir ce qui nous reste à faire du moment que nous sommes menacés par les Turcs. »

L'histoire qui a conduit à la deuxième guerre balkanique se répète.

L'intransigence des Turcs et des Bulgares peut facilement conduire les alliés de l'Allemagne à un conflit armé. La Bulgarie n'aura alors que ce qu'elle mérite. Elle s'allia à la Turquie pour empêcher l'agrandissement de la Serbie. Elle a sacrifié à ce but les compensations qui lui furent offertes par l'Entente en 1915 comprenant, dans la Thrace, la ligne Enos-Midia, une grande partie de la Macédoine greco-serbe et la partie de la Dobroudja annexée à la Roumanie en 1913. En faisant ces concessions, alors, la Serbie et la Grèce sont allées jusqu'aux limites extrêmes où elles pouvaient atteindre sans compromettre leur avenir. Mais les Bulgares ont préféré à tout cela cet avantage négatif : empêchement de l'agrandissement de la Serbie. L'envie, la basse jalousie et une ambition démesurée poussèrent la Bulgarie à la trahison. La Serbie en fut la première victime. La Grèce en souffrit ensuite. Voici pourquoi il ne peut plus être question d'une entente ou d'un arrangement amiable entre la Bulgarie et les deux autres Etats balkaniques, du moins tant que la première ne sera pas punie, et qu'elle n'aura pas expié ses crimes. Il s'agit bien ici d'une question de morale internationale et de justice sociale. Nous entendons que la justice soit faite aussi bien envers les principaux coupables qu'envers leurs complices. M. D. M.

Un numéro bulgare des „Basler Nachrichten“

La propagande bulgare en Suisse vient d'obtenir un succès incontestable. Jusqu'à ces derniers jours, c'était le « Bund » de Berne qui avait le privilège d'exprimer les opinions bulgares. Maintenant ce sont les « Basler Nachrichten » qui servent de porte-voix aux propagandistes bulgares en Suisse. Nous avons en effet devant les yeux un supplément spécial des « Basler Nachrichten » du 7 juillet, consacré tout entier à la cause bulgare et rédigé par les émissaires bulgares en Suisse ; il porte le titre innocent : « Les questions balkaniques », mais il ne traite que des prétentions bulgares. Le premier article signé par un professeur Wolkoff est consacré à la question de la Dobroudja en général. Le second article parle de la Dobroudja du nord, de cette partie de la province danubienne qui est restée comme on le sait, dans le condominium de l'Allemagne et de ses alliés. L'auteur de l'article est un certain Dr Markoff. Le troisième article est consacré au recueil publié récemment par les professeurs bulgares et contenant plusieurs articles sur la Dobroudja, dus aux plumes des propagandistes bulgares les plus connus : Ichirkoff, Zlatarsky, Milettich, Arnaudoff, Tchilingiroff, etc. Le quatrième article parle de la conscience nationale des Macédoniens ; il a pour auteur le Dr Markoff. Le cinquième article traite des « pays de Morava » comme les Bulgares ont baptisé la Serbie orientale. L'auteur de ce dernier article, un sieur A. Popoff, s'efforce de prouver que la Serbie orientale est habitée par des Bulgares et que les habitants de cette partie du Royaume de Serbie ont tort de se considérer comme Serbes, puisqu'ils sont en réalité des Bulgares. Le sixième article a pour sujet la Macédoine grecque. L'auteur de cet article, Gueorguieff, cherche à prouver aux Grecs que la région de Serres, Drama et Cavalla est le « foyer » du bulgarisme ! Enfin le dernier article est consacré aux atrocités « incroyables » commises par les Roumains « féroces » sur les Bulgares « placides et innocents » !

Nous ne pouvons nous empêcher de féliciter notre confrère de Bâle de ce renforcement de sa rédaction et nous ne doutons pas que les lecteurs des « Basler Nachrichten » sauront gré à la rédaction d'avoir accordé une si large hospitalité aux fameuses vérités des Bulgares !

La logique des agresseurs affamés

Nous avons parlé dans notre dernier numéro d'un nouveau danger qui menace la Serbie occupée.

Le public allemand d'Autriche adresse en effet au gouvernement austro-hongrois la demande énergique d'extorquer à la Serbie occupée les derniers vivres qui lui restent. Ce que la population allemande affamée envisage comme une mesure plutôt provisoire, la « Neue Freie Presse », l'organe le plus perfide de la Monarchie, voudrait cependant voir érigé en un système économique perpétuel.

Dans un article de fond, publié le 1^{er} juillet, la « Neue Freie Presse », commentant les pourparlers économiques austro-allemands à Salzbourg, a développé une théorie d'après laquelle la Serbie et la Roumanie seraient obligées de nourrir la Monarchie des Habsbourg.

En ce qui concerne la Roumanie, les avantages économiques accordés aux Puissances centrales par le traité de Bucarest ne suffisent pas à la feuille viennoise. La Roumanie doit comprendre la situation et se décider d'elle-même à entrer dans la communauté économique austro-allemande. Sinon, on aura les moyens de la forcer. A peine signé, le traité de paix de Bucarest, par lequel la Roumanie s'est vue, à demi étranglée, va donc avoir le sort du traité de Brest-Litovsk.

Pour la Serbie, la « Neue Freie Presse » trouve la situation beaucoup plus favorable, du point de vue autrichien. La Serbie est un pays fertile, par conséquent elle est un élément de notre politique alimentaire. La Serbie est occupée par notre armée, par conséquent nous n'avons à tenir compte d'aucune autre considération que de notre intérêt, et celui-ci nous commande de prendre et de manger. C'est la logique du Dr Benedicte et de sa clique. Derrière cette logique veille une arrière-pensée politique : rattacher plus solidement la Serbie occupée à la Monarchie.

Il est inutile de rappeler que ces procédés sont contraires aux stipulations expresses du Droit international qui interdit à l'occupant de transformer les bases politiques, économiques et sociales du pays occupé et qui n'autorise que les mesures ayant le caractère de précautions et de sûretés militaires.

Cela n'empêchera pas Vienne et Budapest de suivre les conseils de la « Neue Freie Presse », parce que le ventre allemand n'a pas de loi. Seulement ces Messieurs doivent penser qu'un jour ou l'autre ils auront à rendre compte de leurs actes. Il y a une justice internationale qui veille et attend son heure. On ne pourra pas impunément exterminer tout un peuple. A bon entendeur, salut !

La Serbie et le peuple serbe

M. le Dr Yevto Dédjère, professeur à l'Université de Belgrade, a terminé ces derniers jours, à l'Université de Fribourg, une série de conférences sur la Serbie. L'avantage de ces conférences, données dans une Université vraiment internationale où de tous les coins du monde, affluent les auditeurs, sera de faire mieux connaître à l'étranger notre pays et notre peuple. Nous sommes en mesure de publier un extrait de ces conférences, ce qui offrira quelque intérêt pour nos lecteurs.

Le conférencier s'est tenu strictement dans les limites de la science en exposant objectivement les faits positifs. Mais ses exposés sont si bien coordonnés que les faits positifs font ressortir des choses d'un intérêt vital. Ainsi, par exemple, dans le chapitre sur la géologie de la Serbie, on voit que les différents systèmes de montagnes en Serbie et autour de la Serbie sont disposés de façon à laisser entre eux une plaine spacieuse traversée par la Morava et le Vardar et qui oriente au sud la Serbie vers la mer Egée et au nord vers l'Europe centrale. La Serbie afflue pour ainsi dire dans la plaine de ces deux fleuves, et donne l'aspect d'une unité géographique, la plus expressive de la Péninsule des Balkans. De même que les fleuves de la Morava et du Vardar représentent une unité ininterrompue, de même la Serbie, depuis l'embouchure de la Morava jusqu'à la plaine de Salonique, représente une unité qui ne peut être ni partagée, ni rompue. Aucun autre pays des Balkans ne présente, à beaucoup près, une unité géographique semblable à celle de la Serbie, dont le territoire n'est autre chose que le bassin de ces deux fleuves. La Bulgarie, par exemple, est partagée par les Balkans en deux parties naturellement bien distinctes et ce n'est qu'au prix de grands efforts que ces deux parties de la Bulgarie sont maintenues en communication. La Grèce peut être considérée comme formant une unité au point de vue des communications, cela, grâce seulement à ses côtes merveilleusement articulées.

Mais ces mêmes conditions, qui font de la Serbie l'unité géographique la plus expressive des Balkans, rendent en même temps la situation géographique de la Serbie très spéciale, très délicate, et presque dangereuse pour ne pas dire nettement défavorable. Cette plaine qui traverse les Balkans est le chemin le plus court entre l'Europe centrale et le proche Orient. Elle conduit directement vers Suez et, dans la direction des fertiles plaines du Tigre et de l'Euphrate, au seuil des Indes. C'est pour cette raison que toutes les armées qui suivaient la voie de terre, prenaient ce chemin pour aller de l'Europe centrale vers Constantinople, les Saint-Lieux et la Mésopotamie. C'est aussi cette route que prenaient tous les conquérants orientaux se dirigeant vers l'Europe centrale, parce que ce chemin est le plus court et qu'allant du nord au sud, il offre toutes facilités de passage. Ces raisons géographiques éclairaient la question balkanique et lui donnaient son importance. La péninsule des Balkans est la clef de la question d'Orient, et la Serbie est la clef de la question balkanique. C'est ainsi qu'on peut expliquer le tragique sort du peuple serbe, son terrible passé, et quelle formidable tâche lui incombe par la situation géographique même de son pays. On pourrait tirer bien des conclusions d'ordre politique de cette constatation purement scientifique.

Le conférencier a exposé ensuite, dans ses détails, l'évolution qui conduisit à l'accroissement de la population, au développement de toute la culture matérielle de la Serbie, et plus spécialement la façon dont se sont formés les villages et les villes, l'évolution de la forme des maisons, la manière dont on cultive la terre et élève le bétail.

Comme la route militaire la plus importante de Constantinople, à Budapest et Vienne traversait la Serbie, celle-ci — aussi avancée et civilisée au Moyen Age que les autres pays de l'Europe, — fut ravagée, dépeuplée et se couvrit de vastes forêts de hêtres et de chênes. Ces forêts servirent de refuges à tous les mécontents du régime turc ou autrichien ; ce furent ces mécontents-là qui représentèrent tout ce qu'il y eut de plus indépendant dans tout le sud slave ; ce sont eux qui ont formé la première société du peuple en Serbie.

En se soulevant, au commencement du XIX^{me} siècle, ils rejetèrent tous seuls le joug turc et obtinrent la liberté au prix de leurs propres efforts et de leurs propres victoires. A côté de leurs frères du Monténégro, partie du peuple serbe, les Serbes de Serbie sont le seul peuple des Balkans qui, par ses propres moyens, a secoué le joug turc. Une fois en liberté, le peuple serbe de Serbie poursuivit son développement dans un esprit plus démocratique que les autres peuples des Balkans. La Serbie est le pays des plus larges libertés, le plus démocratique et le plus libéral de toute la partie de l'Europe orientale. La valeur de ces libertés est encore accrue par le fait qu'une attention spéciale est accordée au paysan et à l'ouvrier ; c'est dans ces classes que sont recrutés et formés l'armée et le corps des officiers serbes. Le sentiment de lutter pour sa patrie, plus libre, plus avancée que celle de tous ses ennemis, donne au soldat serbe une force morale particulière et ce fait-là amena toutes les victoires remportées par les Serbes.

Le développement du village serbe a un passé intéressant. Si la Serbie, au point de vue de l'industrie et du nombre des villes, n'est pas la plus forte parmi les pays qui l'entourent, la densité de sa population est supérieure à celle de tous les pays balkaniques. Les villes sont peu nombreuses et la population urbaine n'est que 14,9 % du total de la population du Royaume de Serbie. Cela prouve que le village serbe est fortement développé et très prospère. Sa prospérité éclate aussi dans l'évolution de sa ferme extérieure. Au lieu de villages avec des maisons jetées ça et là au hasard comme au commencement du XIX^{me} siècle, (et comme le sont, encore de nos jours, les villages dans la plupart des autres pays des Balkans) nous voyons aujourd'hui les villages serbes bien groupés, ayant des formes très variables, à commencer par celle des villages slaves primitifs, en rond avec un espace vide au milieu, jusqu'à celle de la croix ou de l'étoile ou celle de villages longeant une route. Le village serbe, avec ses maisons hautes, bien blanchies, au toit rouge, donne l'impression des villages de l'Europe occidentale ou centrale. La plupart des villages sont construits de cette façon dans la Serbie du nord, surtout au nord de la Morava occidentale, puis dans la plaine de la Morava et de la Morava méridionale, surtout à partir de Niche au nord, puis dans le confluent de la Mlava et du Pek, dans la Choumadia, le Podrinie et la Matchva. Le progrès accompli dans ce domaine ne fut remarqué que vers le

commencement de cette guerre et cela spécialement par les étrangers, (les Allemands aussi ont dû constater ce progrès). Il faut citer en particulier, comme connaisseur des pays balkaniques, Gaston Gravier qui, malheureusement, n'est plus de ce monde. Le village serbe, au point de vue de la propriété, de la vie du peuple en général, a fait plus de progrès que nulle part ailleurs dans les Balkans. L'élevage du bétail a pris un tel essor que la Serbie possède aujourd'hui un cheptel meilleur que tous les autres pays des Balkans. Ce progrès est surtout dû à l'initiative de l'Etat et des associations agricoles. Mais le plus grand mérite appartient à l'initiative individuelle et libre du paysan serbe, doué d'une puissance d'observation extraordinaire et d'un rare jugement personnel; un grand nombre de paysans serbes sont allés à l'étranger, où ils ont observé et copié les méthodes et les procédés pour les transporter dans leur pays. C'est pourquoi le village serbe peut être considéré comme le plus avancé de ceux des Balkans, sauf les cas isolés des villages du Littoral.

Ayant vécu dans la liberté, s'étant développé dans l'indépendance nationale, le peuple serbe de Serbie a commencé de former sa propre civilisation qui contenait, il est vrai, différents éléments de genre balkanique, mais dont la principale empreinte est l'expression de l'âme serbe, âme encore jeune, mais très développée. Ce fut le même processus qu'au XV^e siècle; mais alors vint le conquérant d'Orient qui mina cette jeune civilisation.

Aujourd'hui c'est le conquérant d'Occident qui essaie de faire de même, mais dont les efforts se briseront contre la conscience nationale indomptable des Serbes. J. E. V.

Le programme de Wilson

Le discours prononcé le 4 juillet, par M. Wilson, sur la tombe de Washington, est la réponse catégorique de l'Amérique aux ruses et aux pièges allemands. Dans un langage clair et ferme, M. Wilson a exposé les buts pour lesquels les peuples associés du monde combattent et qui doivent être acceptés de leurs ennemis avant que la paix puisse à nouveau régner. Le règlement, selon M. Wilson, doit être définitif. Il ne peut comporter aucun compromis; aucune solution incertaine ne serait supportable ni concevable. Voici les quatre conditions essentielles de l'Amérique:

1. — La destruction de tout pouvoir arbitraire qui puisse, en quelque lieu que ce soit, isolément, secrètement et par sa seule volonté, troubler la paix du monde; si ce pouvoir ne peut être détruit actuellement, le réduire au moins à une virtuelle impuissance.

2. — Le règlement de toute question concernant soit les territoires, soit la souveraineté nationale, soit les accords économiques ou les relations politiques, sur la base de la libre acceptation de ce règlement par le peuple intéressé et non sur la base de l'intérêt matériel ou de l'avantage de toute autre nation ou de tout autre peuple qui pourrait désirer un règlement différent en vue de sa propre influence extérieure ou de son hégémonie.

3. — Le consentement de toutes les nations à régler leur conduite à l'égard les unes des autres sur les principes mêmes: d'honneur et de respect pour la loi commune de la société civilisée qui régissent les citoyens de tous les Etats modernes dans leurs rapports individuels, de telle sorte que toutes les promesses et toutes les conventions soient religieusement observées, qu'aucun complot ni aucune conspiration particulière ne soit tramé, qu'aucun préjudice ne soit impunément causé dans un but égoïste et qu'une confiance mutuelle basée sur le respect mutuel du droit soit instaurée.

4. L'établissement d'une organisation de paix qui donnera la certitude que le pouvoir combiné des nations libres empêchera tout empiètement sur le droit, qui contribuera à assurer davantage le respect de la paix et de la justice par l'établissement d'un véritable tribunal de l'opinion, dont les décisions devront être acceptées par toutes les nations, tribunal qui sanctionnera toute modification internationale sur laquelle les peuples directement intéressés ne pourraient se mettre d'accord amicalement.

Ces grands buts, a ajouté M. Wilson, peuvent être résumés en une seule phrase: Ce que nous poursuivons, c'est le règne de la loi basé sur le consentement des gouvernés et soutenu par l'opinion organisée de l'humanité.

La voix de l'Amérique fera tressaillir les Allemands et leurs associés.

La Grande-Bretagne et la Serbie

La fête nationale serbe (Vidov-dan) a été célébrée à Londres avec une solennité particulière. Le Lord Mayor et les Sheriffs, dans le demi-gala, assistaient dans l'église de St-Mary-le-Bow, Cheapside, à un service religieux organisé par la colonie serbe en commémoration des guerriers tombés sur le champ de bataille de Kossovo en 1389, ainsi que des soldats slaves et britanniques qui ont donné dans la guerre actuelle leur vie pour les libertés du monde. On voyait dans l'assistance le ministre de Serbie entouré de tous les membres de la légation serbe, le ministre de Grèce, un représentant de l'ambassade d'Italie et de nombreux personnalités politiques anglaises. Des messages de consolation et d'espérance étaient adressés à l'Assemblée par l'archevêque de Canterbury et de York, par le ministre-président, le vicomte Bryce, le vicomte Milner, le vicomte Northcliffe, Mgr l'évêque de Londres, M. Asquith, M. Austen Chamberlain, le général Smuts, lord Burham, le lieutenant-général Robert Baden-Powell, M. Hyndman, et lus par le prêtre qui officiait. Le message de M. Lloyd George a produit une impression touchante:

« C'est avec un sentiment profond de sympathie et d'admiration, disait M. Lloyd George, que je vous envoie ce message à l'occasion de la fête nationale serbe. Le fait que ce jour commémore la bataille de Kossovo, nous rappelle que chez aucun peuple, dans le monde entier, l'esprit de liberté n'a brûlé avec une vitalité aussi tenace que parmi les Serbes. Les trois dernières années ont été des jours sombres pour la race serbe. J'espère et je crois qu'ils sont le symbole d'une gloire éternelle. »

Après le service, l'évêque, le Dr Herbert Bury a payé le tribut enthousiaste à l'héroïsme de la Serbie. Dans la première église de la ville, qui est le centre de l'Empire britannique, il conjurait la nation et l'Eglise de ne jamais oublier la dette contractée envers la Serbie en reconnaissance de sa bravoure et de sa vaillance; il promettait qu'avec l'aide de Dieu, la Serbie sera récompensée et que le jour de délivrance du joug oppressif viendra sûrement.

Le « Morning Post » a publié le 29 juin un article de fond intitulé: « Le Kossovo Day » et dans lequel la lutte héroïque du peuple serbe se rappelle dans des termes les plus émouvants: « Sur le champ

de Kossovo, écrit ce journal, la fleur de la noblesse serbe périt il y a plus de 500 ans pour la Croix et la Liberté, de même qu'aujourd'hui, pour la même cause, la Serbie est en train de subir la plus terrible épreuve de l'invasion et de la conquête que la surhumaine valeur de ses soldats héroïques n'a pu empêcher. Malgré le désastre de Kossovo, la nation serbe a grandi dans la bravoure, quoique brisée à la fin par des ennemis abominables. Elle a infligé des défaites humiliantes aux armées d'une grande puissance en les jetant à trois reprises en dehors des frontières serbes. L'histoire de la résistance héroïque de la Serbie contre la puissance formidable de l'Autriche est une des pages les plus glorieuses, les plus émouvantes de la guerre actuelle. La nation qui a pu accomplir cela, qui a pu supporter avec une telle vaillance la terrible épreuve de la dernière retraite par les montagnes albanaises et laquelle, malgré les efforts de l'ennemi de l'exterminer, combat avec un esprit indomptable, mérite bien qu'on lui dise qu'elle est grande aussi dans la défaite. De même que l'esprit d'une telle nation a survécu au désastre de Kossovo, de même il survivra — qui peut en douter? — les calamités encore plus grandes qui l'ont frappée maintenant. La Serbie a démontré non seulement son droit, mais aussi son pouvoir de prendre une place honorable parmi les nations et elle peut être assurée que les Alliés, à côté desquels elle combat si vaillamment, n'oublieront jamais ce qu'ils lui doivent en gratitude et en souvenir. Quoique le sang versé par la Serbie et l'agonie qu'elle traverse aujourd'hui ne pourront jamais être compensés, l'assurance de son indépendance, la délivrance de son territoire et l'indemnité pour les pertes qu'elle a subies sont des conditions inexorables de toute paix que les Alliés pourraient conclure avec l'honneur. Si la Serbie n'a pu se sauver malgré ses beaux exploits, nous ne devons pas oublier qu'elle a sauvé l'Europe par son exemple et l'on peut dire d'elle:

Thou art great allies.
Thy friends are exultations, agonies,
And love, and man's unconquerable mind.

Nouvelles de Serbie

The Independence Day fêté en Serbie

A l'occasion de la fête nationale des Etats-Unis, une messe solennelle a été célébrée à Corfou, dans l'église serbe, en l'honneur de la grande nation américaine engagée dans la lutte pour le droit et la liberté des peuples. Le métropolitain serbe officiait, assisté d'un nombreux clergé. Tous les ministres serbes, les parlementaires, le corps diplomatique, le corps d'officiers étaient présents.

Après la messe, le Métropolitain a tenu un sermon dans lequel il fit ressortir que la grande nation américaine n'est entrée en guerre aux côtés des Alliés qu'après l'enquête la plus consciencieuse. Dès que le président Wilson eut acquis la conviction que le droit et la justice se trouvaient du côté de nos alliés, il fit peser tout le poids de la puissance de son pays dans la balance pour la défense des peuples faibles et pour le principe de solidarité humaine. Nous avons vu de puissantes nations mépriser complètement ce grand idéal humain, qui semblait être condamné à périr, mais nous puissions la plus grande confiance dans l'avenir en voyant grandir de plus en plus le nombre des grandes nations qui prennent sa défense. Le grandeur d'âme du peuple des Etats-Unis et de son président fait que nous célébrons aujourd'hui avec une émotion particulière, pleins d'admiration et de reconnaissance, la fête nationale de la grande république américaine.

M. Pachitch a adressé à M. Lansing le télégramme suivant:

« Je me hâte, Excellence, de vous envoyer, à l'occasion de la fête nationale de l'indépendance américaine, les félicitations les plus sincères du Gouvernement serbe. Je saisis cette occasion de vous exprimer toute l'admiration et toute la reconnaissance que le peuple serbe a pour le passé glorieux et pour la générosité actuelle de sa grande alliée d'outre-mer, la grande et noble nation américaine. Le peuple serbe a le ferme espoir, confirmé tout dernièrement par les nobles paroles de Votre Excellence, qu'avec l'aide de l'Amérique libre, il ne tardera pas de fêter lui aussi son jour de l'indépendance et de l'union, qui lui rappellera toujours ce que la grande nation américaine a fait pour lui. »

Les journaux serbes de Corfou et de Salonique relatent les événements qui ont amené les Etats-Unis à déclarer la guerre aux Empires centraux et développent l'idée que les buts de guerre de nos alliés étaient indiscutablement inspirés par une considération la plus noble de l'idéalisme. Le « Journal Officiel » écrit:

« Au moment où le militarisme aveugle des Germains croyait s'approcher de la réalisation de ses plans de conquête, qui comptaient avec l'anéantissement des droits et de la liberté des autres peuples, la grande république américaine prit la défense des principes sacrés de l'humanité, et son président n'hésita pas à déclarer que le temps de conquête et de violence était passé. Mais ce qui, dans l'action des Etats-Unis est sublime, c'est leur sollicitude pour les peuples faibles qui aspirent vers la liberté et l'indépendance. A leur tour, les Yougoslaves saluent joyeusement la fête de la grande nation dont le gouvernement vient de confirmer leur droit de se libérer du joug de la domination étrangère. Nous sommes reconnaissants aux Etats-Unis qui contribuent généreusement à la victoire commune, feront luire la liberté sur le monde et sur nous qui verrons se réaliser notre indépendance et nos aspirations nationales. »

Le jour de l'indépendance a été fêté de façon solennelle par les Yougoslaves de l'Amérique. Ceux-ci manifestèrent leurs vœux pour la liberté et l'union, par l'envoi de nombreuses délégations qui assistèrent à la remise des drapeaux yougoslaves. M. Pachitch a envoyé le télégramme suivant au Conseil Yougoslave de l'Amérique:

« Je m'empresse de transmettre à nos frères yougoslaves assemblés aujourd'hui autour de l'emblème sacré de la libération et de l'union de nos peuples, les saluts chaleureux de toute notre nation de ce côté de l'océan, en affirmant de nouveau notre espoir inébranlable de voir les glorieux drapeaux qu'ils déploient aujourd'hui flotter bientôt dans notre patrie vengée et unifiée, si nous persistons tous à travailler à la réalisation de l'œuvre grandiose que l'histoire nous a confiée. »

Bulgarie

L'organe de M. Guéchoff et la crise bulgare

Le « Mir » du 26 juin écrit:

« La crise ne provient pas d'un conflit entre deux politiques adverses. Cette crise a été provoquée par la nécessité de changer la direction intérieure et pour maintenir jusqu'à la fin dans notre armée et dans notre peuple la confiance et la foi auxquelles nous devons les succès obtenus jusqu'à présent. »

Le changement de cabinet qui fera que dès à présent et avant la fin de la guerre, participeront également à la direction des affaires les partis de l'opposition, permettra, ainsi que nous l'avons dit, aux rapports germano-bulgares de se développer sur une base plus large, afin qu'on ne puisse pas croire que c'est un seul parti ou un groupe de partis dans le pays qui s'intéressent à ces rapports entre les alliés. L'adversité, même la contradiction entre les partis d'avant la guerre, n'empêcheront pas les hommes d'Etat bulgares qui entreront dans le nouveau cabinet de voir de plus près la réalité et de se conformer à elle. »

LES LIVRES

Alexandre Zévaès : La faillite de l'Internationale (Paris, La renaissance du livre).

Sous l'influence des théories marxistes, la première Internationale, nommée l'Association Internationale des Travailleurs, fut fondée en 1864. La première épreuve par laquelle l'Internationale devait prouver sa force vitale se présenta six ans après sa fondation: ce fut la guerre franco-prussienne, qui lui infligea un coup mortel. Cette belle association des prolétaires de tous les pays qui essaya de nier, en théorie, le nationalisme, fut dispersée après le premier coup de canon. La guerre prouva que le nationalisme reste bien au-dessus de l'internationalisme. En d'autres termes, on n'a pas réussi à substituer au nationalisme, sentiment naturel, profondément enraciné dans le cœur des hommes, l'internationalisme, sentiment artificiel qui reste à la surface.

La seconde Internationale fut créée, comme la première, sous l'influence des théories marxistes en 1890. Les prolétaires de tous les pays s'organisèrent de nouveau sur des bases encore plus solides. L'Internationale entreprit avec énergie et enthousiasme la propagande contre la guerre, car toutes les guerres sont faites pour profiter au capitalisme, c'est pourquoi l'Internationale doit s'efforcer d'empêcher la guerre par tous les moyens qui sont à sa disposition.

L'attentat de Sarajevo provoqua une crise diplomatique. Jaurès, par ses discours enflammés a fait la propagande contre la guerre. M. Haase déclara le 29 juillet 1914 à Bruxelles: « Notre protestation contre la guerre ne cessera pas. » Le délégué du Parteyvorstand allemand, Muller, déclara le 1er août 1914, à Paris: « Nous refuserons les crédits. » Cependant, les prolétaires se désunissent encore une fois après le premier coup de canon: la seconde Internationale, elle aussi, fut anéantie par la guerre.

Depuis le coup d'Agadir personne ne pouvait plus avoir de doute au sujet de l'intention de l'Allemagne de déclencher la guerre, afin de réaliser sa conquête mondiale. Les socialistes allemands eurent l'air de faire front contre le parti militaire qui désirait la guerre, profitable au capitalisme. Cependant, ces socialistes ont eu toujours deux politiques: l'une théorique, qui est l'Internationale, l'autre, pratique, qui est une politique purement nationale. Par la première, les socialistes allemands se faisaient représenter comme être contre la guerre; par la seconde, ils prouvèrent qu'ils sont pour la guerre au même degré que le parti militaire prussien. Tous les socialistes sans distinction (la minorité actuelle s'est séparée après avoir voté le premier crédit) votent les crédits de guerre extraordinaires: les soit-disants combattants du capitalisme deviennent aujourd'hui les champions du capitalisme.

Cette guerre a provoqué deux grands écroulements que le temps avait déjà préparés: l'écroulement de la social-démocratie allemande et du marxisme, c'est-à-dire l'écroulement de l'édifice et des fondations sur lesquels il reposait. Le marxisme nous a renseigné que les guerres et l'impérialisme sont les produits directs du régime capitaliste et proviennent de l'antagonisme des intérêts économiques. Il suffit de jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire pour se rendre compte que, sauf les révolutions, les guerres ne furent jamais provoquées par des motifs économiques, mais par des motifs soit politiques, soit religieux. L'origine de la guerre est aussi d'ordre politique. Les Germains, comme jadis les Juifs, seraient un peuple élu par Dieu et c'est pour cela qu'ils croient devoir gouverner le monde et imposer leur hégémonie aux autres peuples inférieurs à eux! Ils veulent imposer au monde leurs méthodes politiques, leur littérature, leur « Kultur » oppressive, « scientifique » et leur dynastie divine.

La social-démocratie allemande, en abandonnant sa doctrine et son marxisme qui est en réalité le pangermanisme

sous une forme enveloppée, s'est complètement démasquée et a démontré qu'elle n'est autre chose qu'un parti bourgeois qui s'enthousiasme pour la guerre, pour l'impérialisme. C'est le cas de la grande majorité des social-démocrates allemands. Les minoritaires sont trop peu nombreux pour y changer quoi que ce soit. Le livre de M. Zévaès sur la faillite de l'Internationale en fournit des preuves convaincantes. P. S. T.

Auguste GAUVAIN : La première guerre balkanique, 1 vol. in-8 raisin, 7 fr. 50. — Edition Bossard.

M. Gauvain vient de publier le tome IV de l'« Europe au jour le jour », intitulé: *La première Guerre balkanique*; dans lequel il a réuni ses articles parus dans le « Journal des Débats » en 1912-13, sur la guerre balkanique. Le distingué publiciste, qui est un des meilleurs connaisseurs de la question balkanique, la traite à fond avec une compétence incontestable.

Son livre, d'une valeur historique indéniable, est en même temps un livre d'actualité. Les problèmes soulevés par la guerre balkanique attendent toujours leur solution définitive. Le mérite particulier de M. Gauvain est d'avoir attiré l'attention du monde politique sur la collaboration étroite austro-bulgare avant, pendant et après les guerres balkaniques.

« Si l'on se rappelle, écrit M. Gauvain dans la préface, que le gouvernement bulgare précipita le conflit en automne 1912 et obligea la Serbie à suivre le mouvement, en lui imposant à la dernière heure d'importantes modifications à la convention militaire annexée au traité, on a le droit de conclure que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie autorisaient délibérément la guerre. »

Nous sommes très satisfaits de voir un homme politique comme M. Gauvain confirmer la thèse que nous avons régulièrement soutenue dans notre journal: « Il est également permis de croire, dit M. Gauvain, sans qu'on en ait la preuve, que l'Allemagne et l'Autriche encourageaient la guerre. Elles escomptaient que la Serbie serait battue par les Turcs et que la liquidation du conflit balkanique leur fournirait l'occasion de régler à leur profit la question serbe, cauchemar du Ballplatz. »